

VICTORINE, ou L'AVEUGLE MUSICIENNE¹. PREMIÈRE PARTIE.

Parmi les familles françaises qui étaient allées passer l'hiver de 1827 à Vienne en Autriche, se trouvaient M. et Mme de B..., et Victorine leur fille. Victorine était aveugle, et il entraînait dans le plan d'éducation de M. de B. de soustraire sa fille aux impressions monotones de la vie sédentaire, et de lui procurer, autant que sa fortune le lui permettait, toutes les distractions que les voyages peuvent fournir. Une de ces âmes rares dans lesquelles toutes les faces lumineuses du monde moral viennent se mirer, qui répondent par une vibration électrique et parfois douloureuse au moindre choc des idées qui se meuvent autour d'elles; une de ces âmes à la fois sensibles, soudaines, tressaillantes, avait été placée par les mains de Dieu le corps de Victorine.

Mais elle avait perdu la vue à l'âge de trois ans. Dès ce moment, cette âme, privée du moyen le plus actif de communication avec le monde extérieur, fut comme une glace enfouie dans les ténèbres d'un cachot et qui cesse de reproduire l'image des objets qui l'entourent lorsqu'elle a laissé échapper le dernier rayon de lumière qu'elle a reçu. Toutefois la nature a ses compensations. Cet accident ne mit // 423 // qu'un léger temps d'arrêt aux progrès de Victorine. Son développement intellectuel s'opéra, il est vrai, dans une sphère plus limitée; mais ils s'accrut en énergie internes de tout ce qu'il avait perdu en extension.

À dater de ce moment, toutes ses facultés morales tendirent naturellement à se replier sur elles-mêmes. M. de B..., homme d'esprit, comprit la nécessité de dilater autant que possible cette force d'intuition dont elle était douée, de l'attirer au-dehors, et de faciliter, en quelque sorte, la vaporisation des idées qui étaient en ébullition dans son âme. Il lui procura donc toutes les distractions qu'elle était susceptible de ressentir à son âge; de telle manière que toutes les instructions, toutes les solutions qu'il donnait à ses questions enfantines et que la pénétration de Victorine rendait parfois embarrassantes, venaient recevoir leur application sur les objets extérieurs. À mesure que sa raison se formait et exigeait une nourriture plus substantielle, il évitait soigneusement tout ce qui pouvait porter son esprit aux choses abstraites, et s'efforçait au contraire de parler à son imagination pour l'exposition des réalités les plus saisissables, tandis que dans des causeries longues et variées il ornait sa mémoire d'une foule de souvenirs historiques. Il est facile de concevoir avec quelle netteté ces souvenirs, ces faits, ces dates, ces époques, ces personnages se classaient et se coordonnaient dans sa mémoire; sa tête n'étant pas obstruée de cette quantité d'impressions étrangères qui nous arrivent par la vue, et avec quelle vivacité et quelle justesse d'à propos elle en faisait une application ingénieuse ou plaisante à mille circonstances de la vie.

Mais c'est surtout vers la musique que le goût de Victorine était entraîné avec le plus de force, et cela s'explique encore; car, outre ses

¹ Les observations psychologiques consignées dans ce morceau ne sont ni imaginaires ni conjecturales, mais ont été recueillies *d'après nature*.

dispositions naturelles pour et art, et l'organisation remarquable dont elle était douée, la musique pouvait seule lui faire entendre son langage et se mettre en rapport intime avec son âme, fermée aux impressions des autres // 424 // arts. Lorsqu'elle en entendait, elle était tellement subjuguée par cette expression vague et mystérieuse, que toute autre réoccupation s'effaçait de son esprit. Elle perdait même jusqu'au sentiment de sa situation; son existence se concentrait tout entière dans ce foyer intérieur où l'âme recueillant une à une ces communications ravissantes, se crée un monde idéal et poétique. Aussi le retour à son état habituel était-il toujours accompagné d'une sensation pénible. Le monde d'enchantement disparaissant tout à coup aux yeux de son imagination aussitôt après le dernier accord, il se passait un moment de crise et presque de défaillance avant que ses pensées et ses sens eussent repris leur équilibre ordinaire, comme si, de cette région imaginaire, entrant dans la vie positive, il lui eût fallu traverser le néant. Tel est le frémissement douloureux d'oscillation qu'on éprouve lorsque après avoir vogué sur une rivière, la barque vient heurter contre le rivage.

Je crois voir encore Victorine, toute enfant, sur les genoux de sa mère, essayant au piano, en tâtonnant, de lier avec ses petits doigts quelques notes entr'elles et d'ajuster quelques bouts de mélodies quelle avait retenues. Puis, dès qu'elle possédait un air, elle s'efforçait de le mettre en tierces ou en sixtes ; et quand la phrase mélodique ne comportait plus ce genre d'accompagnement, son oreille toujours juste lui en suggérait bien vite un autre. On eût dit que la privation de la vue eût dû lui rendre inaccessibles les règles de la musique. Son esprit et sa mémoire n'étaient pas secourus par cette infinité de signes qui représentent d'une manière sensible aux yeux ces premières combinaisons que l'on appelle les éléments de l'art. Elle était obligée de les concevoir abstractivement et avec l'aide seul du calcul. Hé bien! son génie franchit d'un bond toutes ces difficultés; elles devina plutôt qu'elle n'apprit ces prolégomènes de la science, de même que plus tard elle devina les règles fondamentales de l'harmonie et les principes de la composition, de même que Pascal // 425 // cal [Pascal], enfermé dans un grenier, avait inventé la géométrie.

Victorine avait atteint sa quinzième année lorsque je la retrouvai à Vienne. M. de B... avait loué une maison de campagne aux environs de cette capitale. C'était là que Victorine offrait aux amis, aux artistes que son père attirait dans sa solitude, un contraste curieux à observer. Ses occupations et ses jeux présentaient un mélange singulier d'habitudes enfantines et d'un génie sublime. Rêveuse et posée dans la conversation, elle répondait aux questions qu'on lui adressait avec une netteté d'idées et une précision d'expressions surprenantes. Ses paroles même avaient une telle portée qu'elles soulevaient quelquefois une question neuve et intéressante dont elle suivait la discussion sans en perdre jamais le fil. Venait-on à parler d'une promenade en voiture? elle s'en réjouissait et battait des mains comme aurait pu le faire un enfant de six ans. L'exercice de l'escarpolette qui revenait journallement était chaque fois pour elle une de ces bonnes fortunes comme en ont les écoliers les jours de congé. Passait-elle ensuite à son piano? c'était l'artiste, dans toute sa beauté. D'abord, elle s'avavançait en hésitant vers l'instrument, l'ouvrait et s'asseyait

à tâtons. Puis, pour saisir son premier accord, elle laissait tomber ses mains avec tant de justesse, de franchise et d'assurance, qu'on eût dit que son âme et sa vue avaient passé dans ses doigts. D'abord, elle étonnait dans les morceaux qu'elle savait par cœur: sa mémoire et son aplomb ne l'abandonnaient jamais. Mais ses improvisations tenaient du prodige. Ses mélodies, ses progressions harmoniques étaient autant d'épanchements, autant d'exhalaisons qui s'échappaient de cette âme intérieure et brûlante. Et comme ses émotions et les rêveries dont elle se nourrissait, n'avaient, pour ainsi dire, point d'autre issue pour se produire au-dehors, elles s'écoulaient de cette source avec une si pleine, si intime, si saisissante expression, qu'on se persuadait involontairement que la musique était sa langue native, naturelle, un // 426 // dialecte à part fait exprès pour elle, ou qu'elle avait inventé, et dont elle seule pouvait faire comprendre l'étendue, la profondeur et l'énergie. Elle paraissait alors s'entretenir avec des êtres d'une nature supérieure, et l'on croyait assister à tous les détails, à tous les incidents de cette conversation harmonique. Tant que durait l'inspiration, elle avait l'habitude de fermer les yeux. Elle était belle, alors! Il y avait dans sa physionomie un mélange de recueillement et d'action. Ses joues se coloraient, sa poitrine était oppressée, son front reluisait d'une légère transpiration, ses organes étaient dilatés, et sa respiration qu'elle retenait ou laissait sortir avec force à de courts intervalles de ses phrases, semblait être le souffle du génie dont elle était possédée. Toutefois, son exécution, son doigter, sa méthode, manquaient de cette correction et cette élégance de formes qui ne peuvent être que le résultat de l'imitation ou de l'observation. Mais ce défaut, si c'en était un chez elle, faisait ressortir davantage sa grâce naturelle et l'expression sincère et un peu brute de ses idées.

On aurait dû supposer que, ses yeux ne pouvant guider ses mains dans les diverses modulations, ses improvisations devaient se renfermer dans un cadre circonscrit de tous. Point du tout: la privation de la vue semblait faciliter son exécution. Son attention n'étant point offusquée par le mécanisme du clavier, sa pensée nette et dégagée dirigeait sûrement ses mains, qui se promenaient indifféremment dans les gammes les plus hérissées de dièzes et de bémols, avec la même aisance que dans les tons naturels.

La maison de campagne qu'habitait M. de B.... était située entre Vienne et Baden. L'on sait que c'est dans les environs de cette dernière ville, qu'Beethoven s'était retiré pendant les dernières années de sa vie. Beethoven mourut à Vienne, vers la fin du mois de mars 1827. Quelques particularités de la vie de cet homme célèbre, frappèrent vivement Victorine. Voyez-le, ce Beethoven, déjà grand // 427 // artiste à l'âge de dix ans, se prendre à pleurer, à trépigner, pendant huit jours, fermer son piano et menacer de le briser, pauvre enfant! parce qu'une servante méchante ou maladroite, avait balayé la toile de l'araignée qu'il avait apprivoisée, pour laquelle il faisait la chasse aux moches, et qui venait aux sons de sa musique. Beethoven, dont les accents devaient un jour ébranler le monde, se contentait d'une araignée pour auditoire! il soignait, choyait cette araignée, la compagne de son génie naissant. Beethoven eut dans sa vie deux amours malheureux: l'araignée avait été sa première amie, et sa perte

lui coûta autant de larmes que celle de la femme, que plus tard il aurait voulu épouser. Cette femme avait peut-être méprisé son génie; il avait été aimé de l'araignée.

Beethoven, devenu sourd, se trouva privé du seul moyen de communication qui existât entre le monde et lui, lui, c'est-à-dire, un autre monde, car c'est un monde que la tête d'un artiste, d'un musicien, d'un poète. Et quelle surdité! il ne distinguait aucun son, placé au milieu d'un orchestre nombreux et bruyant². Il ne pouvait pas même converser avec ses amis au moyen d'un cornet, à cause de la délicatesse de son ouïe. Il n'avait que l'écriture. Triste ressource pour une imagination ardente comme la sienne? Cette analogie de situation entre Beethoven et Victorine fit une profonde impression sur son esprit.

– Comment se fait-il, se demandait-elle, qu'un musicien sourd puisse trouver ces effets de sonorités, ces combinaisons inconnues d'instruments qui imitent des accents de la nature, et de l'imitation et de la vérité desquelles il ne peut juger? – C'est là un de ces mystères du génie que le génie lui-même ignore. – Je sens cependant qu'un peintre devenu aveugle, pourrait très bien concevoir un tableau // 428 // avec un jeu de lumière et de nuances, qui n'aurait jamais été employé. La raison de cela, je n'en sais rien. C'est le génie! Ce mot dit tout. Le malheur est que le peintre aveugle ne pourra jamais exécuter son tableau, tandis que le musicien sourd pourra écrire sa symphonie. Mais la création existe de part et d'autre. – Oui, ajoutait-elle, Beethoven avait certainement une ouïe intime, comme mon âme à son vue intérieure. L'âme a aussi ses sens à elle, dont les sens du corps ne sont que les organes matériels, et ces sens de l'âme, même sans le secours de ceux-ci, pénètrent par je ne sais quelles fibres mystérieuses, dans les secrets de la nature. Pour moi, je vois encore les objets que j'ai vus dans mon enfance: je me les représente tels qu'ils étaient alors. Quant à ceux qui je n'ai jamais pu connaître, je leur prête les apparences et les couleurs que me fournissent le témoignage de mes autres sens et l'idée que j'en ai, et un instinct me dit que je ne me trompe pas.

Personne n'ignore que Beethoven, effrayé de l'idée qu'il pouvait tomber un jour dans la misère, avait restreint ses dépenses et réduit sa table à un ordinaire extrêmement frugal. Il mourut pauvre, puisque deux de ses amis furent obligés de payer un fauteuil dont il se servait dans sa dernière maladie. Cependant, après sa mort, on trouva dans son bureau sept billets de banque d'une valeur de plus de vingt-cinq mille francs. Plusieurs écrivains en ont conclu qu'il amassait, qu'il enfouissait, qu'il thésaurisait dans la crainte de mourir de faim. Hé! ne savez-vous pas ce que c'est qu'un artiste, un poète, un homme de génie? et que le plus souvent, les gens de cette espèce sont ce qu'il y a de plus négligent, de plus mal avisé, de plus gauche dans les affaires et les intérêts de la vie? Hé bien, cette somme de vingt-cinq mille francs, il l'avait oubliée! il l'avait laissée là; il n'y songeait plus. Vraiment, le grand-homme avait bien autre

² M. Maelzel inventa pour lui un piano avec un appareil acoustique; mais des biographes assurent qu'il ne put jamais en faire usage.

chose à faire! Il vivait petitement, de mesquines épargnes, sans s'inquiéter s'il avait de l'or à // 429 // côté de lui. Sans doute, plusieurs fois, cherchant une note détachée, une esquisse crayonnée à la hâte dans le fond d'une caverne, ces billets s'étaient trouvés sous sa main, et il les avait repoussées avec impatience, pour trouver le chiffon de papier rayé où il avait écrit le motif d'un adagio ou d'un finale.

Ces traits qui caractérisent un homme extraordinaire, et quelques autres faits semblables, absorbèrent les idées de Victorine pendant longtemps.

Dans une de nos promenades du soir, nous voulûmes jouir de la surprise que lui causerait un écho très-distinct et très-prolongé, que nous avions découvert dans une partie du bois, à quelque distance de la maison. Elle n'en avait jamais entendu; il est plus aisé de comprendre que d'expliquer l'impression qu'elle éprouva. Cette autre voix qui lui répondait sur le même ton, avec le même son, le même accent et les mêmes paroles, la faisait frissonner de plaisir, comme un amant tressaille lorsqu'il se sent auprès de celle qui seule l'entend et le comprend. Le premier étonnement passé, elle eut vite deviné la cause physique de cet effet de la nature; mais le résultat moral était toujours le même. Elle revenait sans cesse à l'endroit indiqué, et interrogeait l'écho comme un ami, avec des paroles tendres et passionnées. Je ne serais point étonné que l'écho eût été pour elle la première révélation de l'amour.

La délicatesse et la finesse de son ouïe s'étaient accrues de tout ce qu'elle avait perdu du côté de la vue. Son toucher était également exquis. Elle allait souvent le soir s'asseoir seule, rêveuse, sous des arbres, au bord d'une source, et là, elle écoutait, elle analysait, elle classait tous les sons qu'elle entendait, avec leurs nuances et leurs demi-teintes, comme un peintre observe les différens accidents de la lumière et des ombres; et de tous ces accents réunis dans une grande échelle harmonique, son âme formait un ensemble // 430 // qui était pour elle une musique sublime, dont elle tirait ses plus belles inspirations.

Jusqu'alors elle avait ignoré l'amour; religieuse par sentiment et par éducation, elle l'était encore davantage à raison de l'isolement de son cœur. Sa pensée n'étant point bornée ou arrêtée par les réalités sensibles, l'idée de l'infini avait plus de prise sur elle. Son esprit se balançait et flottait sans gêne dans cette grande idée. La musique était le principe illuminant de son intelligence; elle était la clé de son âme; peu à peu elle devint la clé de son cœur; et tandis que le monde extérieur et les affections intérieures nous initient pour l'ordinaire aux secrets des arts, ici ce fut l'art qui initia Victorine aux affections de l'âme, aux mystères de la nature, et qui compléta, en quelque sorte, son existence.

LA REVUE EUROPÉENNE, 1832, pp. 422-430

Journal Title: LA REVUE EUROPÉENNE
Journal Subtitle: None
Day of Week:
Calendar Date: 1832
Printed Date Correct:
Volume Number: 5
Year: 2
Series:
Pagination: 422 à 430
Issue:
Title of Article: VICTORINE
Subtitle of Article: L'Aveugle musicienne. Première partie.
Signature: JOSEPH D'ORTIGUE
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout:
Cross-reference: